

170, BOULEVARD DU MONTPARNASSE  
75014 PARIS - FRANCE  
TÉL. 325-36-74  
C. C. P. 1248-74 PARIS

Dans la nuit de Pâques du 13 avril 1974, au cours de l'office liturgique, le cardinal Silva a tenu des propos qui ont surpris les observateurs. Dans son sermon, il critique ouvertement, sans toutefois la nommer, le comportement de la Junte militaire concernant le mépris des droits de l'homme. Il fait également état des menaces de mort dont il est l'objet.

Dans un communiqué publié le 11 avril, en effet, le secrétariat du Gouvernement faisait part de sa décision de protéger par une escorte "l'intégrité physique du cardinal, menacée par des extrémistes de gauche". Une telle interprétation de cette menace par les services gouvernementaux ne trompe évidemment personne.

Le lundi 15 avril, le cardinal demandait, "à ses risques et périls", la suspension de cette protection.

(Note DIAL - 24/04/74)

Département de l'Opinion Publique  
Archevêché de Santiago

#### HOMELIE DU CARDINAL:

"NOUS AVONS TOUJOURS DIT QUE LA VIOLENCE N'ENGENDRE  
QUE LA VIOLENCE ET QU'ELLE N'EST PAS LA VOIE VERS  
UNE SOCIETE MEILLEURE ET PLUS JUSTE"

Durant cette nuit, la chrétienté toute entière et nous avec elle nous réunissons dans la prière pour célébrer par anticipation la commémoration du mystère de la Résurrection de Jésus-Christ. La tradition de nos pères et la Sainte Eglise nous transmettent la jubilante nouvelle selon laquelle, après sa mort, il est ressuscité. Et nous, à l'exemple de tant de nos frères, nous venons en cette nuit célébrer cet événement mystérieux sur lequel est fondée notre foi et la religion du Christ Seigneur. C'est parce que le Christ est ressuscité, chers fils, que nous croyons en lui. Je voudrais qu'aujourd'hui, dans notre patrie, et en cette année de grâces 1974, ainsi que les chrétiens nomment les années qui ont suivi l'événement sublime de la résurrection de Jésus-Christ, je voudrais que nous nous mettions face à la foi qui est la nôtre, fondée en Jésus-Christ, affirmée par l'Eglise et proclamée par des générations de chrétiens jusqu'à nous. Plaçons nous devant ce trésor de la prédication évangélique de la Bonne Nouvelle que le Christ nous a apportée pour nous permettre de conformer notre vie à cette annonce du salut proposée par le Seigneur et affirmée par sa résurrection.

Pour nous qui sommes chrétiens, aujourd'hui, dans notre patrie, que devons-nous dire face au message du Seigneur et face à notre vie? Que devons-nous faire devant ces deux réalités? Le Christ nous aime, le Christ est venu nous racheter, le Christ a versé sur chacun de nous

l'eau sainte du baptême et de sa grâce rédemptrice pour faire de nous des créatures nouvelles, pour constituer un peuple nouveau, le peuple de Dieu. Que devons-nous dire, chers fils ?

Si nous regardons notre vie, sommes-nous vraiment des créatures nouvelles? Avons-nous reçu le baptême en nos âmes de telle sorte qu'il a transformé notre société, notre communauté humaine vivant dans ce beau pays donné par Dieu? Est-elle une communauté de chrétiens? Voilà la question que je me pose. Voilà le défi, comme on dit aujourd'hui, de l'histoire du salut, défi lancé à notre peuple, à nous-mêmes. Sommes-nous ou ne sommes-nous pas frères de Jésus-Christ? Sommes-nous ou ne sommes-nous pas chrétiens?

Chers fils, votre pasteur a conscience de ce que cela signifie: être du Christ. Votre pasteur reconnaît sa faiblesse, sa petitesse et son éloignement incommensurable de l'idéal apporté par le Christ sur la terre.

Pourtant, confiant dans le Seigneur, dans sa bonté, dans sa grâce et dans la vie qu'il nous a promise par sa présence parmi nous jusqu'à la fin des siècles, votre pasteur se permet de s'interroger et d'interroger son peuple sur cette réalité. Sommes-nous ou ne sommes-nous pas chrétiens? Que veut dire être chrétien?

C'est avant tout reconnaître que Dieu est l'Unique, et qu'il a le droit d'exiger de nous que nous nous donnions totalement par amour. C'est aussi reconnaître notre Dieu comme Créateur, comme celui qui a le droit d'imposer sa loi dans notre vie et comme celui qui nous juge. C'est par-dessus tout le reconnaître comme l'Amour qui s'est fait chair et qui est venu parmi nous pour nous racheter. Ce Dieu qui est notre créateur, qui a fait toutes choses ainsi que nous l'avons lu dans les livres saints en des paroles très simples et parfaitement adaptées aux hommes; ce Dieu qui nous a amenés à l'existence, qui a tous les droits sur nous, qui a voulu être petit enfant, s'est incarné, a vécu parmi nous et a été l'objet des disputes des hommes, des contrariétés et des luttes humaines; ce Dieu s'est fait l'un de nous et il a été victime des passions humaines. Il est mort pour nous, en exigeant de nous non pas l'obéissance aveugle et craintive de l'esclave mais l'amour du fils qui reconnaît son père, l'aime et lui obéit affectueusement. Etre chrétien, chers fils, cela veut dire reconnaître notre Dieu et savoir qu'il attend notre amour en retour.

Que veut dire encore: être chrétien? Cela veut dire aussi, chers fils, que nous sommes tous les enfants d'un même père et que nous nous reconnaissons comme frères. Cela veut dire que nous devons nous respecter, car, parmi nous, personne n'est inférieur aux autres devant le Seigneur. Cela veut dire que nous devons nous respecter, car l'amour sait raccourcir les distances et dépasser les différences; il sait aussi pardonner les faiblesses. Deux amours habitent le cœur du chrétien: l'amour de son Dieu et l'amour de ses frères. Telle est notre loi.

Et maintenant, je me demande: cette loi régit-elle notre pays? Sommes-nous vraiment des enfants de Dieu? Nous sentons-nous les frères de notre prochain? Avons-nous institué une loi, la loi proclamée par le Christ, d'après laquelle nous exigeons qu'on ne fasse à personne ce que nous ne voulons pas qu'on nous fasse à nous-mêmes? Savons-nous suffisamment que nous devons aimer notre prochain comme nous-mêmes, et mettons-

nous ce précepte en pratique? Voilà la question que nous nous posons aujourd'hui.

En vérité, chers fils, votre pasteur est dans le plus grand doute. Il a beaucoup d'appréhension. Il n'a pas la certitude que nous soyons des enfants fidèles du Père des cieux, que nous aimions le Christ Seigneur mort et ressuscité pour nous en la personne de nos frères. Nous n'en avons pas la certitude. Pourquoi?

Depuis la dernière Pâque de la Résurrection jusqu'aujourd'hui, nous avons assisté aux vicissitudes de notre histoire. Nous avons assisté aux souffrances de notre peuple, aux luttes de nos enfants. Nous ressentons douloureusement le fait que notre peuple, le peuple des fils de Dieu, le peuple de Dieu ne soit pas capable de se comprendre, de se respecter, de s'aimer et qu'au contraire, les haines fratricides se donnent libre cours parmi nous.

Nous avons assisté à la lutte. Nous avons vu la mort de nos frères. Nous avons connu la souffrance d'une situation sanglante dans notre patrie, d'une guerre entre frères. Et nous aurions voulu l'éviter. Nous avons fait tout ce qui était possible pour l'éviter, du moins le croyons-nous. Sans doute avons-nous été nous aussi coupables et n'avons-nous pas fait tout ce qui était en notre pouvoir. Nous avons dit que la violence n'engendre que la violence et qu'elle n'est pas la voie vers une société meilleure et plus juste. Nous l'avons dit à notre peuple. Nous avons dit aux autorités qu'on ne peut manquer aux principes du respect de l'homme, que les droits de l'homme sont sacrés et que personne ne peut les violer. Nous avons dit cette vérité, sur tous les tons. On ne nous a pas écoutés. Et c'est pourquoi, aujourd'hui, nous pleurons de la douleur du père qui assiste au déchirement de sa famille, à la lutte entre ses enfants, à la mort de certains d'entre eux, à l'emprisonnement et à la souffrance de beaucoup d'autres.

Pourtant, chers fils, malgré nos faiblesses, nos insuffisances et nos fautes, nous gardons un espoir. Nous avons confiance dans le Christ, nous avons confiance dans le Seigneur et nous lui demandons, avec la ferveur angoissée d'un père affligé devant la souffrance de ses enfants, qu'il fasse renaître la paix dans notre pays, que ses enfants se comprennent et que nous parvenions tous, sans exception, à travailler pour la grandeur de ce pays que nous aimons et qu'il nous a donné en signe de son amour infini. Nous avons confiance et nous vivons dans l'espérance.

Croirez-vous, chers fils, qu'en ce moment, d'après ce qu'on dit, votre pasteur qui vous parle soit menacé de mort et que je doive accepter une escorte pour ma protection? Croirez-vous qu'une telle chose soit possible dans notre pays? Je me demande: quel mal ai-je fait? Je me demande: comment est-il possible que la haine de mes frères soit arrivée au point d'envisager une telle aberration? Je ne peux y croire. Je ne peux y croire. Je ne peux croire que quelqu'un essaie de lever la main sur un pauvre homme qui n'est rien, mais qui porte sur ses épaules la croix du Christ et dont la tête a reçu l'onction épiscopale. Je ne peux y croire. Je garde l'espoir. J'aime mon peuple. J'aime les gens et s'il fallait vraiment mourir pour eux, je demande au Seigneur qu'il me donne assez de force pour porter sa croix jusqu'au bout. Pourtant, j'aurais voulu que mon peuple vive en paix. J'aurais voulu que les hommes de mon pays puissent se lever tous les matins et voir leur terre si belle, voir

le soleil qui l'illumine, voir ses montagnes, ses vallées, la mer, et savoir que personne ici ne les pourchasse, qu'ils n'ont rien à craindre, que la grâce de Dieu envahit tout. Et qu'elle est à tous.

J'aurais voulu qu'il en soit ainsi, chers fils. Et j'ai l'espoir qu'il en sera ainsi.

Votre évêque veut partager les souffrances de son pays et de ses fils. Mais il ne commet pas non plus l'erreur de croire que tout ne soit que souffrance, que tout ne soit que misère et que tout ne soit que larmes dans notre pays. Il sait que la plupart d'entre nous, l'immense majorité ne vit pas dans la peur mais dans la paix. Je dois pourtant dire à tous les hommes de ce pays qu'il y en a parmi eux qui souffrent, afin que leur coeur se fasse plus fraternel, qu'ils soient compréhensifs et deviennent capables de les aider. Ceux qui se trouvent bien, ceux qui se sentent heureux, ceux qui doivent remercier le Seigneur des grâces reçues, tous ceux-là devraient lui promettre d'utiliser la joie, la grâce et les biens qu'il leur donne pour rendre nos frères plus heureux et, plus précisément, pour consoler ceux qui souffrent et essayer les larmes de ceux qui pleurent.

Est-ce trop demander? N'est-ce pas là, chers fils, ce que Dieu attend de nous? Un seul, un seul est mort pour le peuple. Un seul a été la victime innocente qui s'est livrée pour racheter toute l'humanité. Une seule famille, voici deux mille ans à Jérusalem, a pleuré amèrement la mort du fils chéri, de l'ami, du frère, du maître. Un seul groupe humain, avec sa souffrance rédemptrice, a servi à racheter l'humanité toute entière et à nous donner la part de bonheur qui est la nôtre.

Béni soit la souffrance du Christ qui est venue nous purifier de nos misères et de nos souffrances. C'est pour cela qu'aujourd'hui, en votre compagnie et confiant en la bonté des hommes, votre pasteur vient demander au Seigneur la compréhension de tous, et qu'il nous apprenne aussi à essuyer les larmes, à consoler les affligés, à rendre la liberté aux prisonniers et à travailler pour la libération de tous les hommes.

Ainsi soit-il!

Raul, cardinal Silva Henriquez  
archevêque de Santiago

le 13 avril 1974

(Traduction DIAL - En cas de reproduction, nous  
vous serions obligés d'indiquer la source DIAL)